

## LE SYNDROME DE L'ANGE GARDIEN

Jacques Eglem

Je l'ai croisé, pour la première fois, au moment où la ville s'agite encore, fatiguée d'une longue journée de remuement et de grouillement immuables et ordinaires. Il faisait sombre malgré les néons des enseignes des magasins qui diffusaient leur lumière au travers du brouillard de cette fin d'automne qui envahissait l'atmosphère poisseuse de la ville.

Il marchait, légèrement vouté, d'un pas assez vif. Son visage baissé était enfoncé dans le col relevé de sa veste. Je le perdus de vue lorsqu'il entra subitement dans une boutique d'alimentation. Son allure et sa prestance ne laissaient aucun doute ; ce lieu lui était familier et je saurai où le retrouver... Pour ce soir, ma mission s'arrêtait là... Mais nous avons le temps...

Je l'ai attendu, assis sur le banc, en face du magasin. Tous les soirs, il est venu. Je le voyais arriver du bout de la rue. Car, à bien l'observer j'avais remarqué des détails plus ténus ; sa démarche n'était pas tout à fait régulière ; il traînait légèrement son pied droit... J'attendais qu'il ressorte de l'épicerie son sac à la main. Alors il arrivait à moins d'un mètre de moi et passait son chemin. Cette proximité, aussi fugace fut-ce-t-elle, me permit d'entrevoir les traits d'un homme âgé d'une cinquantaine d'années aux cheveux grisonnants courts et soignés ; l'expression de son visage était neutre, les yeux continuellement rivés sur le sol. Je ne pus lire aucune émotion malgré le bouillonnement de ses pensées, les unes fugitives, les autres plus prégnantes. A moi d'en savoir plus...

A son passage je me levai et le suivis. Au bout de quelques dizaines de mètres, ses pas devinrent, subitement, plus lents. Je dus ralentir et marquer mes distances sous peine de voir échouer ma besogne, si peu qu'il me remarqua... Au passage, il salua un voisin (sans doute) d'un sourire rapide qui éclaira son visage pour la première fois. Cela suffit pour en dévoiler le charme et la beauté qui se cachaient sous son masque habituel et d'usage : « La beauté de l'âme se répand comme une lumière mystérieuse sur la beauté du corps » écrivait, avec tant d'intelligence, Victor Hugo...

Je le quittai sur le pas de sa porte, continuant à marcher d'un pas égal. Ce soir, j'avais parcouru quelques bribes de ce qui était écrit dans son âme. Bien peu, à vrai dire, mais déjà beaucoup. Je ne devais pas, pour autant, m'attendrir et poursuivre, sans faillir, la tâche qui m'incombait.

Lors de l'une de ces promenades quotidiennes, il arriva au seuil de sa porte en rêvassant (je l'avais remarqué à son regard vide et à l'ébauche d'un sourire de béatitude). Il ouvrit et grimpa l'escalier qui lui faisait face, sans avoir refermé derrière lui. Je stoppai net mes pas devant la porte entrebâillée. Sans bruit, je me glissai dans la cage d'escalier maintenant plongée dans une semi-obscurité. Je montai et pénétrai dans l'appartement silencieux. Mon intuition me guida vers le bureau encombré et désordonné qui laissait à penser que j'y retrouverai, bientôt, mon homme occupé à ses activités... En l'attendant, je tentais d'en savoir davantage sur son compte en considérant ses objets, ses cahiers entassés comme le butin de toutes les conquêtes d'une vie. Il n'y avait aucune photo au mur. Ce qui révélait qu'il s'attachait aux souvenirs gravés dans sa mémoire qui étaient plus subtils et combien plus riches que leur trace matérielle. Il naviguait sans repères dans ses mers intérieures. Mais alors, à quoi pouvaient lui servir ces cahiers ouverts, ces feuilles de papier éparses, ces livres, cet ordinateur dont l'image dansait dans l'obscurité ... ?

Le voilà ! Vite, je me replie dans un coin ténébreux et je l'observe, l'observe toujours...

Il se saisit d'un cahier à spirale qu'il trouve sans hésiter dans le désordre qui lui semble si familier. Il l'ouvre sur une page manuscrite, puis, lentement, mais d'un geste assuré, choisit un stylo dans le plumier en bois posé sur un bord du bureau. Il s'installe et commence à écrire à la suite de son texte : les mots s'enchaînent, piégés sur le papier à une vitesse fulgurante de crainte qu'ils ne s'évaporent avant que l'éphémère pensée ne soit, elle-même, engloutie par les flots mouvants qui agitent son esprit. Je m'approchai doucement, j'étais sur le point d'accéder à sa conscience en le lisant... A première vue, il s'agissait d'un texte qui évoquait la raison et les jugements de son auteur. Le stylo qui glissait rapidement sur la feuille allongeant et déformant les

mots, s'arrêta... Il se retourna brutalement mais ne me vit pas. Il avait senti ma présence. Il fallait que je me méfie... Sa vigilance était maximale ; il se sentait traqué. Il scrutait la pièce, surveillait les moindres craquements des meubles, les plus petits frissonnements du voile des rideaux... Puis, tout doucement, il se remit à écrire, s'arrêtant fréquemment, raturant, puis reprenant. Je restais en retrait pour qu'il puisse continuer, sereinement, ses travaux. Ce qu'il fit un long moment ce soir-là... Dans le bureau désormais vide, je me saisis des cahiers délaissés. Ce que j'y lu m'exhorta à réagir fermement.

Le lendemain, je m'avançais et surveillais, par-dessus son épaule, le stylo noircir les lignes d'un griffonnage pressé. Il avait compris que j'étais là ; j'en étais convaincu. Après plusieurs arrêts, il fit mine de ne plus faire cas de moi ! ...et continua à écrire. Je mis fin à ce petit jeu en clamant : « Es-tu convaincu de ce que tu écris ? » Le son de ma voix le fit sursauter et lâcher, enfin, son stylo. Les battements de son cœur s'emballèrent. Il avait peur. A partir de ce moment, j'étais son maître. J'avais interrompu le déferlement de ses pensées. Il me suffirait de lui imposer constamment ma présence, le maintenir sous pression pour qu'il renonça à méditer... Ne plus se préoccuper que de moi.

De jour en jour je le vis dévoré davantage par la peur qui le hantait. Son esprit torturé n'était, désormais, plus capable d'aucune réflexion rationnelle. Son âme était prisonnière de son esprit malade. Pour autant, je ne relâchais pas mes efforts qui devaient aboutir prochainement.

Un soir, alors que je m'adressais à lui pour le tourmenter, il eut l'audace de me répondre autrement que par des cris ou des insultes. Il déclara : « Aujourd'hui est le premier jour du reste de ma vie que je dois, désormais, partager avec vous... » Je restai silencieux. Je sentis que le vent tournait. « ... Nous allons, ensemble, écrire notre singulière histoire ... » continua-t-il. « ... Vous en avez amplement soufflé le thème ! » Il avait repris le dessus. Pris au piège, démuni, je n'avais d'autre choix que de m'effacer échouant dans ma mission. Mais, Dieu sait pourquoi, il lui fallut me convaincre... à moi ! À moi, qui ne jurait que par la négation des passions humaines, insensible au malheur ou au bonheur des Hommes. Il s'y employa avec ferveur. A chaque instant, il avait une pensée qui m'était destinée. Il continuait à me parler alors même que j'avais fait mine d'avoir disparu. Ainsi, allait-il soliloquant dans son bureau ou dans la rue où les passants le regardaient d'un air condescendant ou amusé. Le regard des autres, il s'en moquait. A son tour il se sentait investi d'une mission ; celle de me convertir à sa raison.

C'est depuis sa chambre de l'hôpital que je rédige ces derniers mots qui sont sensés achever la trace de son existence. Ainsi aurais-je dû écrire que de n'importe quelle emprise, de n'importe quelle prison, l'âme est libre et que le Bonheur est la disposition à Rêver.

---

*Les traitements de la maladie de Parkinson peuvent déclencher une psychose : hallucinations le plus souvent visuelles, ou fréquemment l'impression d'être accompagné d'une personne. Ce phénomène est connu sous le nom de **syndrome de l'ange gardien**.*

**JACQUES EGLEM**

22/10/2014